

Beijing

En exergue

C'est l'histoire d'un chanteur et d'un analyste.

C'est aussi celle d'un écrivain de cette seconde moitié du vingtième siècle.

Celle d'un chanteur épris d'Asie et de mon analyste chinois. Et un peu de mon histoire aussi !

C'est l'histoire d'un enfant curieux à qui l'on a donné le goût du voyage et à qui on a voulu le faire perdre en le plongeant dans l'oubli de soi. D'aucuns appelleront ce gouffre « la dépression », un mal moderne dit-on ! Se perdre ! Se perdre dans un autre continent et toujours revenir sur cette terre-naissance : Taurize, dans les Corbières, sud de la France. Et dire que je m'étais déjà perdu en m'engluant dans mon quotidien que je croyais devoir toujours lire en gris.

C'est aussi un hommage à M.D. dans laquelle je lis toujours pour la garder vivante parmi nous.

Je pars sur les traces d'un chanteur-poète et d'un accoucheur du moi, peintre de là-bas ! Lorsqu'elle me parla de lui, elle développa ses talents de peintre. On était déjà sorti du médical ; jusqu'à ce que je puisse concevoir, un jour, enfin, que je n'étais pas un malade.

Mercredi 11 février 2004, je décolle pour Pékin via Paris.

Que vais-je emporter ? Un peu de vous tous : Nadia, Tina, Gérard, le dévoué, mon Ric et les autres aussi.

Un voyage éclair, un brin de folie, sur la proposition inespérée et précipitée de Xiao Rong, femme au cœur insondable, malade d'être étrangère sur cette terre française.

C'est peut-être déjà cela l'âme asiatique : on ne se livre jamais et toujours, on sourit.

Ce n'est pas une quête des origines, je ne suis pas chinois... Mais celui qui me fait décliner mon moi intime est de là-bas, lui ! Une façon alors, pour moi, franco-Espagnol, de respirer un peu de cette terre du moteur du jaillissement du moi, commencé en 1999, à Toulouse, avenue H.S.. Avant de partir, je lui rends encore hommage et lui renouvelle mon affectueuse et bienveillante amitié. Je sais qu'il me suivra dans mes pérégrinations, dans ce qui pour l'heure n'est que des mots, des phrases, des espaces imaginés, des photos parcourues, des consonances magiques, des séquences de films : Cité Interdite, Grande Muraille, Temple du Ciel, Fils du Ciel assis sur le trône du Dragon, hutongs, Mao, Deng, ninhao, séséni maintenant ; des visages aux yeux bridés, immense place encore rouge du sang des étudiants de 1989, le *Livre Rouge*, des cours d'histoire-géographie de Terminale B., année du bac, 1989, avec Mademoiselle J., communiste et amie de la Chine qui, déjà, nous faisait voyager un peu, sans les onze heures de vol à vivre, un jour, en 2004, après-demain.

Et ensuite là-bas, savoir enfin, ce que c'est que d'être étranger de par sa couleur de peau alors que moi, ici, je me suis toujours senti étranger parce que j'aimais les garçons, déjà très tôt dans ma vie, tout simplement. Et il ne fallait pas ! Il ne fallait pas aimer les garçons. Les bouchons de souffrance n'en finissent pas d'exploser désormais. Quel étrange garçon pensais-je être ! Ce sentiment de la différence m'a révélé à fleur de peau ! Fleur de lotus ? Je ne sais pas à quoi ressemble le lotus. Pas encore. Là-bas, ailleurs, je serai un immense étranger aux yeux couleur de cendres, au milieu de visages jaunes.

Peut-être vais-je retrouver là-bas un peu de cet énigmatique *Amant de la Chine du Nord*, car Beijing, c'est bien la Chine du Nord, non, Docteur L. ? Je tisse, comme cela, des aventures avec celle que j'ai lue, ceux que j'ai rencontrés et le peu que j'ai vécu. Et si tout cela avait un lien ? Et si toute notre existence devait mener à ce qui était

déjà décidé, à l'avance, comme pour Antigone ? Et si tout était en train de prendre forme dans une formidable aventure romanesque ?

Avant de partir, j'écris ça, ce tas de mots, car je ne sais pas ce que là-bas je vais trouver ! Me perdre, certes : je serai géographiquement et culturellement perdu, pour de bon, cette fois ! Je me suis perdu en partant moins loin, savez-vous ! En m'engluant sur place, vous ai-je déjà répété, en m'engluant dans mes espaces intimes... L'engluement, métaphore ô combien parlante, pour qui connaît un peu mes labyrinthes intimes !

La musique de *Vol de Nuit* de la délicieuse me revient : *Aéroport du bout du monde, Fin de tournée...* Elle me chante encore, ma sœur de race ; elle me chante, le Héron !

La magie du décalage horaire, des fuseaux horaires traversés, des lieux jamais foulés, de la Terre qui tourne et que l'on parcourt en quelques heures, miracle technologique, magies des ambiances des aéroports jamais arpentés, des aéroports du bout du monde, comme un été à Baltimore... Désirs et peurs à la fois, comme en amour, toujours ! Désirs et peurs ! Désirs, pulsions incontrôlables et peur de la mort, toujours la mort, cette empêchuse de dormir...

Sa voix tremblait tout à coup. Et avec le tremblement, tout à coup, elle avait retrouvé l'accent de la Chine. M.D., y êtes-vous retournée après le bac ? Le tremblement comme reviviscence de l'Asie. Tremblements des premiers émois amoureux déclinés en idéogrammes. Ce sera mon livre de vol. Je sacrifierai une nuit de ma vie pour atterrir en Asie, moi l'insomniaque !

Je chante, je m'envole, je pars, je suis parti !

Toulouse, le mardi 10 février 2004.

À demain, déjà.

Tian.

La vie n'est pas ce qu'on nous fait croire

Gérard Manset.

À mon frère de la nuit vagabonde,
À mon homme,
À l'homme,
À mon père, enfin...

Je rentre de Pékin, fatigué, défait, enrichi, bouleversé, en plein questionnement, chargé d'amour donné et à donner.

Ce voyage était devenu inévitable : l'analyste-chinois-ami, mes lectures, ma Duras, la musique de Gérard Manset et une folle curiosité de regarder l'ailleurs avec des yeux d'enfant. L'enfance retrouvée...

Je commence ce carnet aujourd'hui, 19 février 2004 et je ne sais pas quand je le terminerai, ni quand je pourrai tout coucher sur le papier... Cette expérience de lumière qui me ramène à moi, à l'aimé, à mes vivants et à mes chers disparus. La foi retrouvée, maintenant il ne reste plus qu'à écrire. Je ne sais pas encore si je le terminerai un jour.

Ce voyage me rendra-t-il encore plus difficile à vivre, moi le buvard ?

Le buvard

Je suis un buvard. Tout s'imprègne en moi, le voyage est enraciné dans mes entrailles, dans ma chair, dans mon sang d'Européen. Je bois tout, avec violence, sensualité, amour, rage, érotisme et pleurs. Je bois et je m'imprègne des lieux, des atmosphères des aéroports, de ces lieux du départ vers l'Ailleurs. Voyager pour saisir les multitudes de vies, les voler et ensuite les écrire. Voyager pour se rapprocher du Créateur qui a tout si bien ordonné sur cette planète ronde. Voyager et pleurer, voyager et ensuite aimer. Aimer l'aimé, le héron, mes neveux, un peu mes enfants, et les autres, tous les autres, vous aussi. Je suis un buvard, j'ai tout en moi, bien ancré, c'est encore confus, comme toujours, sans logique.

Les petits écureuils couraient dans le Palais d'Été et les Chinois, nos amis, leur donnaient à manger et ces petits animaux ne les craignaient pas. Des bambous, des montagnes ravinées sur la route de la Grande Muraille, des immeubles immenses. Toulouse est une bien petite ville ! Un vent sec et froid en provenance du désert de Gobi à l'est. Des vélos qui se croisent, un accident de vélo : pas de panique, ni d'agressivité, ils se relèvent et chacun reprend sa route. Des vélos avec des couloirs qui leur sont réservés, des milliers de vélos et de très belles voitures noires aussi, comme celle du Chinois de ma Duras. Des immeubles modernes, s'élançant vers le ciel et des bidonvilles, ce que l'on appelle les hutongs, des bâtiments maoïstes aussi, des quartiers de paysans aperçus entre deux périphériques. Du linge qui sèche derrière les fenê-

tres aperçues lors de mes balades en taxi. *Ça fait mal à l'homme*, me chante G.M.. Oui, ça fait mal. Tout ça : cette découverte, cette humanité, ces vies puissantes. La puissance de la multitude. C'est à l'autre bout du monde, cette vie-là.

Maintenant, devant mon ordinateur portable, j'en suis revenu et je me dois de raconter, car je sais que le héron attend mes mots, car elle était du voyage, cette belle et jeune maman, malade du vivre, parfois, comme moi. La puissance de la multitude. Des gens partout, ça grouille de petites vies, partout. L'immensité comme la longue avenue qui me menait de l'hôtel à la place Tian'anmen, dès le premier soir. Dès ce moment-là, après l'avion, après les massages sur les points d'acupuncture, j'ai voulu aller rendre hommage à mes amis étudiants de 1989, année de mon bac. Alors j'ai marché, j'ai traversé cette longue avenue et j'ai aperçu la place et j'ai pleuré pour le sang qui a coulé, selon la volonté de Deng, encore aux commandes de cet immense pays. Que sont-ils devenus, ces amis, dans ce pays où l'on sent à chaque coin de rue le poids énorme de la dictature ? Les chars les ont écrasés.

Peu de choses en définitive, n'est-ce pas, quand on dirige une dictature d'un milliard trois cents millions d'êtres entassés ? Comme dans le restaurant du premier soir où les employés, après avoir été sermonnés, rangés comme des militaires, ont chanté une espèce d'hymne au travail. C'est ça aussi la dictature, marcher au pas, dans le militaire comme dans le civil. On sent la lourdeur du pouvoir central dans la capitale chinoise. On la sent quand on voit l'immense portrait de Mao sur la place centrale de la Cité. Son corps embaumé reçoit les hommages de files de Chinois... C'est morbide, l'idée de l'image du corps mort qu'on entretient ; une curiosité malsaine m'y aurait amené, finalement je ne l'ai pas fait.

Le premier soir, dans le froid, j'ai marché jusqu'à la place, c'était la première fois que je la foulais, tout seul.